

CHÉRI, J'AI TUÉ LES CHATS

DOROTA MASŁOWSKA

CHÉRI,
J'AI TUÉ LES CHATS

Traduit du polonais par Isabelle Jannès-Kalinowski

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Ouvrage publié avec le concours
de l'Institut polonais du livre,
dans le cadre du © POLAND Translation Program



Titre original : *Kochanie, zabiłam nasze koty*

© 2012, by Dorota Masłowska
by arrangement with Agencja Litercka Syndykat Autorów

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-296-4

« *Cats* – ça parle de chats, vous allez adorer. »

Roy Cohn

Chapitre 1

Un chat avec un médaillon blanc sur la poitrine était allongé dans la rue devant l'immeuble; ni tout à fait en train de se dorer au soleil, ni tout à fait mort finalement, compte tenu du fait qu'il n'y avait pas de soleil ni la moindre raison de rester allongé au milieu des voitures filant à toute allure. Une patrouille va bien finir par passer et l'emporter – pensa dans son rêve Farah qui, tout en réajustant son bas de pyjama qui lui sciait l'entrejambe, reprit la lecture de son magazine.

Elle était en train de remplir un test psycho et... Dans votre vie aussi, il n'y a peut-être pas toujours la place ni le temps pour lire Kierkegaard dans le texte à l'envers et en commençant par la fin? Elle errait dans un décor sordide composé de morceaux de campus universitaire, de fragments d'anciens appartements, de cages d'escaliers familières, de rues et autres bribes du passé quand elle tomba sur *Yogalife*.

« Oh, un nouveau numéro », pensa-t-elle étonnée, car le dernier datait seulement de deux jours. Elle le parcourut en diagonale (« Yogomode », « Méditation – une sélection des meilleurs gadgets! ») et s'arrêta sur ce test.

« Le yoga et toi, amis ou adversaires acharnés », « Es-tu une yoginî sexy? » et cætera, vous savez ce que c'est mieux que moi. À peine avait-elle coché la première réponse qu'elle remarqua une petite feuille rose rédigée avec une négligence appliquée, une précipitation stylisée...

« Je te vois aux cours du mercredi »... disait le petit mot. Ensuite, les caractères étaient un peu différents et tout était écrit dans un murmure torride, comme si c'était du français. F. ne connaissait pas le français, mais elle le perçut très distinctement dans son oreille et beaucoup, beaucoup plus profond en elle – « on pourrait se prendre un café ensemble, tu sais où... je veux te voir boire un cappuccino et que la drôle de mousse se mélange à ton rouge à lèvres au bord de la tasse, oh oui »... « tous les jours j'ai envie de te jeter un bouquet de fleurs dans ta voiture et de filer, filer comme ça, comme un chiot pour que tu ne voie plus que mon dos disparaître dans la foule, mon sac à dos tressauter un peu maladroitement, un peu sans défense... »

– Mais... mais je, dit Farah en retournant entre ses mains le petit billet doux. Elle en avait le souffle coupé. Donc tous ces jours qu'elle trouvait vides, insignifiants et inutiles, ces jours qui l'avaient jetée comme un poisson malade sur la rive d'un soir de solitude...

Le fait qu'elle ne possède pas de voiture lui avait pour l'instant légèrement échappé.

... tous ces jours de merde et leur bande-son composée de hurlements de bouilloires et de sonneries des micro-ondes des voisins annonçant l'entrée de leurs hamburgers surgelés dans la catégorie « immonde oui, mais chaud quand même » ; de conversations au dîner filtrant par les murs rappelant par leur timbre froid un cours de langue durant lequel la même leçon (« et à l'école, ça va? » « donne-moi le couteau à fromage, bon Dieu ») passe en boucle, par économie ou peut-être aussi comme s'il n'existait pas d'autres mots ni d'autres questions

dans cette langue des fins de journées endormies et ratées de la fin septembre...

Ces jours qu'elle considérait comme perdus; ces jours où elle se sentait comme de l'air anglophone en un petit peu plus épais, il y avait donc quelqu'un qui la regardait tout le temps, la suivait, s'enivrait de son existence, devenait fou d'elle et...

« J'ai dans les yeux la ligne de la couture de tes collants... je pense au moment où je pourrai enfin vérifier si c'est une couture ou si tu la dessines au feutre sur ton mollet lisse et luisant de lait hydratant et si un jour je pourrai la lécher jusqu'à... »

« Mais je n'ai pas de collants à couture », s'aperçut-elle soudain, en laissant échapper la petite feuille qui virevolta aussitôt et tomba dans les feuilles d'automne, les chicken-wings pas terminées, les merdes de chiens et les gobelets froissés de Starbucks, où Frank s'empressa de la ramasser. C'était un mec du cours de yoga, qui lui plaisait pas mal, d'ailleurs. Il portait un pull gris soigné et un petit col tout propre, ses dents magnifiques brillaient comme le clavier d'un instrument coûteux dans le soleil de septembre, et le vent portait vers elle son odeur de *Tidy I+I* avec agent blanchissant sans javel. C'était le parfum d'une partie de tennis et d'un été passé sur la côte; Farah eut même l'impression d'entendre le bruissement de l'océan qu'il entraînait encore derrière lui, le piaillage d'enfants folâtres.

– Bon alors. Qu'est-ce que t'en penses, ça va plaire à Joanne?

– Pardon...?

– Je ne voudrais pas qu'elle me prenne pour un dégénéré... Excuse-moi, comment tu t'appelles, déjà?

– Farah. Mais appelle-moi Fah, répondit-elle.

Plus tard, lorsqu'il gisait à ses pieds et que la laine grise de son pull s'imbibait de sang, elle pensa que ce n'était pas très malin de se présenter à quelqu'un sur qui on est justement en train de tirer; heureusement qu'elle avait eu la présence d'esprit de ne pas donner son nom de famille.

Elle couvrit son cadavre, enfin, le peu qu'elle put, avec son *Yogalife* et tout en remontant son pyjama aux jambes ruisse-lantes de sang, elle se dirigea vers l'océan qui grondait au loin, intemporel, infini, sage.

Chapitre 2

C'était un vendredi ; la même nuit, Joanne rêva qu'elle avait un rapport sexuel avec le livreur du BBQ Queen Grill. Un petit Mexicain ne brillant pas par sa beauté, au regard sauvage, aux mains abîmées et certainement douées pour la cruauté et dont le toucher la dégoûtait tout entière, mais l'excitait visiblement. Car maintenant qu'il la violait, après avoir jeté dans l'entrée le sac isotherme contenant ses ailes de poulet préférées, elle lui opposait certes une résistance, mais une résistance sans conviction, et puisait dans tout cela, comme c'est souvent le cas, une satisfaction intellectuelle difficilement contestable.

Soudain, elle entendit un coup de feu. C'est une chose inévitable dans cette ville pleine de tarés ; tous ceux qui habitent ici se mettent immédiatement à bâiller au son des coups de feu, parce qu'ils connaissent ça par cœur : l'ambulance, les lumières qui clignotent, les badauds qui haussent les épaules et les flics qui, à part jeter partout des papiers gras d'emballages de donuts, « ne communiqueront aucune information ».

Joanne repoussa son amant comme un sac de feuilles mortes, puis ouvrit la porte et...

Un chat de gouttière avec un médaillon blanc était allongé immobile, comme endormi; « c'est qui le MALADE, le monstre qui a tiré sur un chat innocent? », pensa Joanne, en sortant son téléphone pour appeler la police. Pourtant lorsqu'elle s'approcha, elle comprit qu'un chat c'est bien mignon mais qu'il y avait là un homme, également. Il était recouvert assez sommairement d'un journal et une flaque de sang s'étalait autour de lui.

L'air hébété, elle regarda bouche bée les traces sanglantes de petits pieds qui « sortaient » d'une pièce, descendaient ensuite les escaliers, quittaient l'immeuble, tournaient dans Water Street et se dirigeaient vers le nord, vers l'océan.

– C'est évident! murmura-t-elle, ébahie par son ingéniosité. Le tueur n'avait pas de chaussures!

Cette découverte ayant totalement satisfait les talents de détective qu'elle venait de se découvrir, Joanne souleva délicatement le magazine de son visage...

C'était, à son agréable surprise, le nouveau *Yogalife*! Pourrait-il s'agir d'un hors-série?

Il était justement ouvert à la page d'un quiz psychologie, déjà un peu rempli, quelque chose du genre : « Le yoga est-il toute ta vie? » ou « Es-tu une yogini sexy? » Elle ne tarda pas à s'asseoir près du cadavre de Frank du yoga, celui qui la fixait parfois bizarrement, et une fois adossée à son corps sauvagement criblé de balles, elle se mit à remplir le test psycho avec ferveur pendant que le sang gagnait ses talons aiguilles tout grignotés.

Quand elle raconta le lendemain son rêve au travail, elle éluda complètement l'histoire du livreur de chez BBQueen, mais analysa avec entrain l'aspect du chat, du cadavre et des traces de pas sanglantes. Il fut largement admis que c'était « totalement lynchien » et que quelqu'un devrait en tirer un scénario de film, et Joanne, en rentrant chez elle dans sa ford pinto inepte, pensait déjà – quoique bien sûr rien ne fût encore fait – à la façon d'utiliser le million de dollars de droits cinématographiques pour que ça lui suffise pour tout.

Chapitre 3

Quand Farah et Joanne se sont rencontrées... C'était en avril voire en mai, difficile à dire maintenant, quoique ça doit pouvoir se vérifier avec les sms... Elles étaient vraiment devenues amies à mort tout de suite et elles avaient papoté toute la soirée en faisant des allées et venues sur Royal Barber Street, sans pouvoir vraiment se séparer (« non mais tu comprends, ce jour-là elle avait une espèce de robe bleue en velours, d'ailleurs le velours, ça s'use vite »; « À propos de bleu, je suis allée en survêtement bleu au yoga... »; « Arrête, moi j'y vais toujours à pied au yoga »; « J'aime bien marcher en général, mais d'un pas rapide, tonique, surtout pas lentement »; « Mon neveu, il est très lent. Je te jure, t'as jamais vu un morpion plus mollasson »; « Mon neveu, il mange tout avec du ketchup, t'imagines? Il mangerait ses céréales avec du ketchup, si tu l'arrêtais pas à temps! »). Combien de fois on aurait dit que les sujets de conversation étaient épuisés et qu'il n'y avait plus rien à ajouter, sans compter tous ceux qu'on aurait pu supprimer, et pourtant, il y en avait toujours une des deux pour se rappeler quelque chose (« malheureusement, le ketchup, c'est CARRÉMENT cancérigène »; « Puisque tu en parles, ma tante Albie a un cancer des os »; « Oh, mon Dieu, la pauvre femme. Ça doit

faire mal! »; « Heureusement, elle est croyante. Des études disent que les croyants tolèrent mieux la douleur. Tu veux du gel antibactérien? »; « Un petit peu, merci. Mais ça me fait de la peine pour les bactéries. Ce sont des créatures vivantes. Je sais, parfois j'ai l'air d'une illuminée »; « C'est à cause du bouddhisme – je vois du tout les choses de la même façon »). Et rien ne semblait alors indiquer que les choses prendraient un jour une telle tournure.

La ville vespérale bouillonnait dans sa cuvette comme une soupe noire, ornée de verre et de lumière, ballottée dans un gargouillis de mystères et de délits; des chiens aboyaient, le métro hurlait, quelqu'un qu'on violait ou à qui on arrachait tout simplement son sac à main poussait des cris horribles au loin et des feux d'artifice explosaient dans les ténèbres au-dessus de la rivière, dans la promesse que tout était encore possible.

Oh, ce serait bien de savoir de façon objective à quoi ressemble Joanne, pour que vous puissiez vous-même apprécier tout le paradoxe de la situation. D'ailleurs peut-être l'avez-vous déjà vue, car elle travaillait dans un salon de coiffure près du métro sur Bohemian Street, vers Chase. Vous avez dû entrevoir ses lèvres bien charnues, ses joues groseille sur ce visage d'albâtre, à la structure et même au maquillage de poupée, plein de cils qui rebiquent et d'yeux qui roulent de façon éloquente, ses cheveux couleur noix artificielle dotés, grâce à l'application de laque, d'une résistance parfaite aux conditions climatiques les plus extrêmes. Elle s'habillait toujours selon un code vestimentaire connu d'elle seule, du genre « confortable et moche, avec une note d'extravagance », masquant ses avantages tout en exposant de façon exagérée ce qu'il ne faudrait pas. Elle évitait le coton, les jeans et autres manifestations de la banalité textile mais avait en haute estime les créations voyantes de dentelles d'opéra qui bouffaient fièrement sur sa forte poitrine telle de la neige carbonique dont elle « cassait » le côté insolite soit par une élégance classique soit par des motifs sportifs, pour à la fin des fins, avoir

constamment l'allure d'une Russe de retour du réveillon tous les jours de l'année.

Non, cela ne faisait aucun doute, Joanne n'était pas très attirante.

C'est ce que pensait Fah qui pensait également que c'était malheureusement une opinion objective. Elle avait des jambes maigres et des talons aiguilles esquinés, déchiquetés, excentrés, comme s'ils louchaient, et qu'elle retouchait de toute évidence au vernis à ongles; cette construction instable ploiyait presque sous son corps massif. Sa tête était plantée au milieu de ses épaules comme si le Créateur avait voulu vérifier dans sa personne si le cou n'était pas par hasard complètement superflu.

Si l'on veut bien faire le tour de la question, il s'avère que non.

Elle avait une voix basse et ce rire qu'on entend d'habitude au petit matin dans les bars où les lutteurs de sumo viennent célébrer leurs victoires en compagnie de tueurs en série sur les épaules desquels des femmes à poil qui louchent et des dragons mal taillés remontent en rampant pour exécuter leur secret labeur.

Elle ne s'intéressait à rien et ça lui allait bien comme ça, elle écoutait les chansons les plus exécrales et les plus rabâchées et chantonnait faux en coiffant ses clientes; elle ne savait pas faire la cuisine et regardait tout ce qui passe à la télé en prenant tout ce qui venait, de *Blow up* à un documentaire sur la période de rut chez les antilopes, ou une émission sur la vie des gens qui font de l'orbitrek; elle se fichait complètement des titres, des metteurs en scène, des fins et des débuts de films, elle traitait la télévision comme un flot torrentiel de visions dans lequel elle barbotait volontiers, sans rime ni raison. Enfin, il était rare qu'elle utilise du gel antibactérien.

- Jo, t'en veux un peu? disait Fah.
- Non merci.
- Mais c'est du gel antibactérien.

- Ah... Non, non merci alors.
- Jo?
- Ça me dessèche les mains!
- Il faut que tu en mettes.
- Ce sont des créatures vivantes, Fah.
- Jo?! Tu as vu le type qui tenait la barre avant qu'on monte dans le wagon?!

(Ce n'était pas le genre de type qui se lave les mains après avoir pissé. Jo était aveugle, ou quoi? Ce n'était même pas le genre de type qui défait son pantalon pour pisser.)

- Bon d'accord, un petit peu, alors.

Et puis, elle n'avait jamais le temps de rien faire, parce qu'en plus du salon sur Bohemian elle traînait toujours avec des mecs tout à fait inadéquats. Une immense partie de son attention était consacrée à échafauder des pièges amoureux, à lancer des invitations à des connaissances sur Facebook, à récupérer des adresses et des numéros de téléphone, à envoyer des sms risqués, à préparer à la perfection des coups du hasard au cours desquels elle trébuchait plus tard sur l'objet réel de ses sentiments avec une tasse de café brûlant, s'en renversait la plupart sur elle pour, summa summarum, passer des heures et des heures à soigner au whisky sur des rochers son cœur ébouillanté et à le recoller à l'aide d'un mastic fait de gros muffins aux vermicelles arc-en-ciel qu'elle se serait achetés au rayon traiteur chez Lores...

Oui, elle rêvait peut-être d'amour.

Pourtant elle affirmait que c'était tout le contraire. « Promets-moi une chose, Fah », dit-elle un jour qu'elles allaient boire un café au Bad Berry, endroit hyper trendy, où débarquent toute la journée des tas de clampins venus manifester au monde leur originalité dont l'essence se localise apparemment dans la monture de leurs lunettes... Le café, comme du café : gustativement sans aucun intérêt et Fah pensa qu'elle devait être folle pour dépenser huit dollars pour un simple café. Derrière la vitre s'étirait la vue sur Bath, poussiéreuse et

irisant dans la chaleur, avec toute sa pagaille et l'effervescence de l'après-midi, toutes ces mères avec leurs enfants, ces bobos chiffonnées avec leurs casquettes d'alpiniste malgré la chaleur étouffante, avec leurs sacs à main aux allures de vieux scrotum. « Promets-moi une chose, Fah, fit Joanne. On arrête de sortir avec des pauvres types, okay? Plus de mecs, plus de chaussettes, plus de bruit de grattage de couilles dans les nuits sans sommeil. Tu me le promets. Mort aux tocards! »

« D'ailleurs, franchement, je me demande si je ne suis pas lesbienne. Sur le long terme, si on y réfléchit, ça peut le faire, tu ne crois pas? »

« Pourquoi tu dis rien? Tu n'as jamais pensé devenir lesbienne? À mon avis, c'est méchamment sexy. »

Est-ce que ça vaut vraiment la peine de dire ce qui s'est passé ensuite? Presque immédiatement après ces déclarations, dont Farah n'était assurément pas à l'initiative, un vendeur de magasin de robinetterie pathétique, oui pathétique selon Fah, est tombé amoureux de Joanne, il paraît qu'il est diplômé de hongrois, qu'il n'arrive pas à trouver de travail dans son métier, on connaît la chanson. Le genre de mec maigrichon, perpétuellement empêtré dans ses membres en toile d'araignée, avec en plus une petite calvitie luisante qu'il cachait de façon obsessionnelle sous des mèches astucieusement rabattues. Or, en dépit du soin qu'il y apportait, cette calvitie, indisciplinée et curieuse, intelligente à sa manière, ressortait sans cesse de son petit nid douillet comme un œuf en quête de sensations, lançant de doux éclats à droite à gauche.

Pas besoin d'évoquer cette promesse notoire, qu'elles s'étaient faite encore très récemment, dont Fah n'était pas à l'initiative... mais quand même... cette calvitie... il y avait de quoi déprimer. Joanne était évidemment ravie et montait le son à chaque fois que la pub débile du magasin de robinetterie Tip-Tap où il travaillait passait à la radio (« Robinets Tip-tap, achetez les robinets Tip-tap »), elle obligeait tout le

monde à l'écouter, et elle se pâmait. Mais Fah trouvait tout ça dégoûtant, déjà au niveau de leurs rencards, elle trouvait ça immonde que ce grand machin ose spéculer, qu'il se fasse des films sur le physique de son amie, qu'en lui serrant la pulpe des doigts au cinéma, en lui passant les doigts sur ses empreintes digitales, il ait en tête ne serait-ce que l'idée de la démonter avec son... Plusieurs fois, lors de rencontres inopinées, elle avait senti l'odeur de son corps. Il sentait le bouc, un bouc qui viendrait de se laver les dents. Mais ce qui lui faisait le plus mal et la mortifiait, c'était que pendant qu'il craquait pour Jo, elle n'existait plus du tout, elle, Fah, comme si elle était transparente comme l'air.

D'ailleurs, elle non plus ne le voyait pas composé d'autre chose.

Elle voulait que tout ceci ne soit pas vrai; qu'on lui dise que Jo avait égaré ses lentilles de contact quelque part, et que lorsqu'elle touchera son salaire, ah ah, là elle s'en achètera des neuves, elle verra la vérité et tout reviendra à la normale. Elles pourront retourner boire des cafés, et glousser en regardant les super beaux-gosses qui sortent de chez Chase en pull Boss, les poches bourrées de billets de mille dollars pour les faux frais... Et le cabriolet qui les attend au coin de la rue avec ce type caractéristique de jeunes femmes aux dents du bonheur, qui pèsent vingt kilos, débarrassées du spectre de la défécation, portant mocassins beiges, robes de papier couleur pêche et fourrures de fœtus de cochon d'Inde, nourries à l'eau Perrier et aux effluves de chocolat...

– Oh la vache, je suis sûre qu'elle s'appelle Chloe, tu crois pas? demanda Jo en soupirant et en écarquillant les yeux, malgré ses nouvelles lentilles, d'une façon rappelant très peu la discrétion. – Je ne pourrais jamais être aussi maigre.

– Pourquoi? Tu pourrais.

– J'aime trop les ailes de poulet de chez BBQqueen Grill. Bon, et puis les Daims. Les Daims, c'est mieux que l'orgasme.

Jo prit apparemment la quinte de toux de Fah pour une incitation à développer le sujet car elle ajouta aussitôt :

– J’adore l’orgasme.

Et encore :

– C’est la sensation d’un total impossible qui submerge l’homme. L’impossibilité de rien ! Hein, Farah, qu’est-ce que tu en penses ?

Ce qui était impossible, c’est que Joanne dise cela ! Comme si elle voulait ajouter : « Oh, mais qu’est-ce que tu peux en savoir » ou « À partir d’aujourd’hui je n’utiliserai que des comparaisons et des allusions à des choses que tu ne peux pas saisir » ou tout simplement « Mais comment tu pourrais le savoir, puisque tu ne... oh, regarde là-bas ! » ; « Où ça ? » ; « Trop tard, Farah, trop tard. Le petit oiseau s’est envolé ! »

Impossible cet étudiant en hongrois, impossible son crâne d’œuf luisant que Farah voyait en rêve la nuit. Elle rêvait que Jo le constellait de baisers voluptueux.

À partir de ce moment-là, elle le boycotta comme elle put. Elle mettait en question ses opinions, même s’il disait « ceci est un trottoir » en montrant le trottoir ; elle faisait exprès de ne pas rire à ses blagues, ses attentions obséquieuses pour Jo, les simagrées qu’il faisait en lui donnant sa veste, comme s’il la drapait d’un petit morceau de nuage décroché du ciel légèrement imprégné d’odeur de graillon, et surtout le fait qu’il emprunte des sous pour rentrer en métro, tout cela lui donnait la nausée. Elle haussait les sourcils, et ça en disait long, tout en regardant en silence ces deux-là qui, à ses yeux, ressemblaient plutôt à un spermatozoïde dénaturé faisant la cour à un ovule.

Le fait est, Dieu lui en est témoin, qu’elle se donnait du mal pour entretenir une relation correcte, même lorsque Jo cessa de traiter sérieusement leurs rendez-vous. Elles avaient prévu de traîner tout l’après-midi au mall, c’était quelque chose qu’elles adoraient ; elles pouvaient faire ça des heures. Elles regardaient les tapis de sol au Yogamart, ensuite les bottes en caoutchouc dont Jo rêvait et pour lesquelles elle ne pouvait

pas s'empêcher de dépenser son fric, pour à la fin des fins s'enfermer dans la cabine d'essayage pour handicapés de H'n'M où on peut entrer à deux et passer des quarts d'heure à glousser, chuchoter et essayer ces fabuleux petits pulls jetables en maille brillante qui se transforment au premier lavage en un ensemble de manches très longues mais toujours brillantes qu'on peut aisément se nouer autour du cou ou utiliser comme corde à sauter, câble de remorquage de voiture, ou bien...

(« Ma chérie, qu'est-ce que tu penses de celle-là? »; « Oh mon Dieu, ne la prends pas. Elle te grossit »; « Elle est magnifique! »; « Elle est immonde »; « Vraiment? »; « Les couleurs claires, ça grossit, les couleurs foncées, ça mincit »; « Elle a des tout petits motifs »; « Ma mère portait une robe à petits motifs le jour de ma naissance »; « Moi, je suis née à trois heures du matin. C'est pour ça que maintenant je peux me coucher tard et ça me fait rien »; « Je me lève le matin, quoi qu'il arrive »; « Laisse tomber. Je me couche tard, le matin je suis complètement déphasée »; « Je me lève tôt le matin »; « Moi, le matin je bois des tonnes de café et ensuite j'ai la tremblote. Sans la méditation, je serais un paquet de nerfs »; « Tu veux du gel? »; « Non merci, plus tard, peut-être. »)

Elles pouvaient jacasser comme ça jusqu'au soir, et quand elles étaient crevées, avec leurs gobelets de déca au lait écrémé et leurs sacs remplis de courses, elles se quittaient au métro. Mais ça c'était avant. Maintenant, à quelques heures des événements, le téléphone sonna.

– Franchement, c'était important pour moi qu'on sorte toutes les deux, dit Joanne insouciant, mais aujourd'hui je sors avec...

– Ah. (Heureusement, Fah savait cacher sa déception en faisant une longue pause éloquente tout en s'éventant avec un sachet de poudre d'algues.) C'est pas grave, de toute façon j'ai plein de boulot. Et puis il fait horriblement chaud. Le ciné, par un temps pareil...

– Je sais de quoi tu parles. Heureusement l'IMAX est climatisé.

– Jo, sans vouloir t'offenser. Tu sais toutes les merdes qui volent dans les endroits climatisés. Et les moquettes... C'est immonde. Elles puent la chaussette sale !

– Qu'est-ce que j'y peux, on a grave envie d'aller au ciné. Être dans le noir, le coca, le pop-corn...

Silence assourdissant.

– Fah ?

– Pardon Jo, j'étais dans mes pensées.

– Mais tu pourrais...

– Non, non, c'est hors de question, j'ai pris tous mes dossiers à la maison.

– Bon, comme tu veux.

– J'adore l'idée, mais j'ai énormément de travail.

– Dans ce cas, je ne te force pas.

– Je serais venue avec toi... avec vous avec plaisir, mais tu comprends.

– C'est peut-être mieux comme ça : ça fait longtemps qu'on n'est pas allés quelque part que tous les deux.

Mais puisqu'ils avaient tellement insisté... Finalement, elle alla avec eux à la séance du soir à l'IMAX, elle ne voulait décevoir personne. Les reproches idiots, c'était plutôt la spécialité de quelqu'un d'autre. Si elle entendait d'étranges clappelements de lèvres étouffés et des respirations précipitées dans l'obscurité proche, elle ne soupçonnait pas qu'il enfonçait sa langue dans l'oreille de Joanne ni qu'il tripotait avec son doigt ses petites lèvres, ce qui n'était pas tout à fait raisonnable, par ailleurs. Les mains minutieusement désinfectées, elle suivait le film avec un sérieux maussade, c'était un de ces films européens chiantes et incompréhensibles, où tout le monde se regarde pendant des heures avant de dire soudain à la fin « plaisir », pendant que la caméra suit un sac en plastique qui vole. Le pire, c'est qu'elle avait insisté pour aller voir ça plutôt

que *Le Piège était vraiment en cristal* 134 ou la nouvelle suite de *Mortelle Diarrhée*, puisque de toute façon, cela leur était égal.

Maintenant, elle réfléchissait à sa revanche et à ce qu'elle leur dirait lorsqu'ils voudraient savoir ce qui s'était passé pendant qu'ils s'amusaient gentiment à se tirer l'élastique du slip.

Le pire, c'est qu'ensuite ils ne lui ont rien demandé du tout. En guise de misérable consolation pour ce cauchemar, Farah se contenta de compter les calories (et les bactéries) que Jo absorba plus tard sous ses yeux avec son coca (les mains sales), son double whisky sur les rochers et son énorme kebab (pour une végétarienne!) et ce, le soir, alors qu'on ne peut plus brûler toutes ces calories.

– Alors en ce qui me concerne, fit-elle la bouche pleine, on est en train de manger les Hunter bleu marine dont je rêvais. Je crois que je mange la semelle, et toi?

– Moi, je mange la doublure, fit l'étudiant en hongrois.

– Jo, c'est pas drôle, explosa Farah, manger après dix-huit heures, c'est une des causes principales d'obésité!

– Mais pas les bottes en caoutchouc.

– Oui, il paraît que c'est bon pour la santé.

– Elles contiennent beaucoup de vitamine calcium.

– Et de la vitamine LO.

– Et elles sont pauvres-en-ca-lo-ries.

– C'est pas des bottes en caloritchouc!

– Il paraît que la vitamine LO, ça abîme le cerveau, faillit-elle dire à Joanne qui gloussait à ses propres blagues un peu moisies. Elle faillit aussi faire tomber son kebab sur la chemise à palmiers ringarde de l'étudiant en hongrois dont le décolleté négligemment ouvert laissait ressortir des bouclettes de poils éparses. Mais elle détourna seulement le regard. C'était comme qui dirait un petit bar minable, et avec ces deux qui riaient tout le temps très fort, ils se faisaient remarquer. Ils jetaient des pièces dans le juke-box et chantaient faux des tubes de cette grosse barrique de Beyoncé. Dans la voiture où

ils l'avaient collée à l'arrière, évidemment, Fah voyait son doigt remonter le long du mollet de Jo. « Allons au bord de l'océan... », chuchota-t-il (« ... laisse-moi juste le temps de porter au clou mon casque de walkman », ajouta Farah dans ses pensées), « c'est quand tu veux, Jo. »

« N'oublie pas tes yeux! » – c'est ce que Farah aurait pu dire à Jo quand elle descendit seule à Bath et qu'ils s'éloignèrent dans une nuit pleine de baisers, de caresses et de liqueur renversée sur le drap Snoopy délavé. – « Malgré les apparences, ça peut être utile parfois! »

Mais ce sens de la repartie ne lui vint que plus tard, après de longues heures à repasser en boucle de façon obsessionnelle leurs ensalivages, leurs gestes de mauvais goût, tout ce temps passé à se frotter, se tripoter, se coller, se papouiller, tous ces trucs qu'ils se faisaient comme pour lui dire « le prends pas mal, mais ça te regarde pas, Fah ».

Passant ainsi le temps à cogiter à des reparties cinglantes, des remarques neutres en apparence, au venin subtilement distillé – de celles qui sont si fulgurantes qu'on n'a jamais l'occasion de les prononcer –, elle ne remarqua pas le changement, pourtant difficile à rater, qui se produisit en Joanne, dans son PH personnel.

C'était quelque chose comme... C'était comme si ces nuits d'été passées avec le vendeur-étudiant en hongrois dans l'appartement étriqué, sans goût et lambrissé que Jo louait au bord de la rivière... comme si ces nuits, au cours desquelles ses cris s'échappaient par les fenêtres côté cour et côté Water Street pour s'écraser sur l'asphalte et sur les murs des immeubles environnants comme des pots de fleurs, la dénoyautaient, l'évidaient pour la nettoyer de son contenu antérieur.

Comme si la bouche, les mains et le dard de cet homme très moyennement attirant, qui faisait plutôt office de figurant

dans toute cette cérémonie, enfant de chœur de troisième plan plutôt que prêtre, avaient exorcisé l'ancienne Jo, peu sûre d'elle, qui courait après des petits cons en trotinant façon cochon sur ses talons bigleux; pour ensuite farcir ses entrailles d'une substance tout autre, d'une marmelade à haute teneur en sucre et nutriments avec un taux astronomique de calories (de caloritchouc) (HA HA HA!).

Maintenant, elle roulait encore plus des yeux, elle utilisait un rouge à lèvres gras et rouge comme un étendard, elle se coiffait les cheveux au fer à lisser pour qu'ils aient l'air artificiels et tous les matins, après s'être passé du lait hydratant sur les jambes jusqu'à ce qu'elles brillent comme du verre, elle faisait un trait au feutre sur toute leur longueur en remontant jusqu'aux fesses pour que sous des collants fins ça ait l'air d'une couture.

Joanne irradiait de cette aura du mensonge érotique, pratiqué sans rime ni raison, qui attirait les regards sur elle, chose que Farah attribua d'abord aux vêtements grotesques de son amie, mais quiconque se trouvait à côté d'elle reconnaissait la nature de ce champ magnétique qui émanait d'elle où qu'elle aille. Les vendeurs abandonnaient un moment leur poste informatique, les barmans arrêtaient les percolateurs, les courtiers en assurances laissaient le vent emporter leurs polices au-dessus de la ville, incomplètes, non signées et sans espoir de rentabilité, pendant qu'elle se tenait là, avec son odeur suave de transpiration, de kebab, de rouge à lèvres, de tous les parfums différents dont elle s'était aspergée à la hâte chez Sephora, de laque pour cheveux et d'amour torride, teintée, ce sont des choses qui arrivent, d'une petite note d'urine.

Bon et si on lui foutait un peu la paix, à Jo, nom de Dieu. À la base, c'est une fille en or, sympathique, forte psychiquement et ce serait dommage que vous ne la voyiez que par le prisme de son magnétisme érotique. Jo aime blaguer; elle a un rire rauque assez chouette; ceux qui s'y connaissent en coiffure savent qu'elle fait du super boulot. Et pourtant, même ce

beau-gosse de Frank du yoga dont on pouvait dire, à voir ses fringues nickel et sa peau saine, qu'il avait un minimum de goût, n'avait pas pu s'empêcher de la suivre du regard quand elle était arrivée un jour au yoga dans sa ford pinto débile et qu'elle était sortie pour enlever des feuilles sous les essuie-glaces.

(Cela dit, il n'est pas exclu que ce fût tout bêtement de la consternation. Jo portait des santiags et une robe moulante à imprimé marin qui enchevêtrait sa forte poitrine et son derrière dans un entrelacs de roses, de chaînes et d'ancres qui faisait d'elle une salaison sur pattes boudinée.)

Entre elles, dans leurs rencontres et leurs coups de téléphone de courtoisie de moins en moins fréquents, le malaise grandissait en silence. Asymétrie de leurs priorités, de leur regard sur la vie, de leurs conventions esthétiques, de leur rapport à la vie. Ce qu'elles avaient eu en commun avait disparu quelque part, se cachait dans les coins et laissait place à ce qui n'était déjà plus « tout simplement différent », mais déjà totalement antinomique, incompatible, voire complètement irréciliable. La situation atteignit son paroxysme lors d'une conversation téléphonique qui changea tout.

– Je ne passerai pas au yoga. Je me sens toute molle aujourd'hui, dit Jo, alors que sa voix laissait transparaître l'excitation.

– Tu as peut-être des parasites? suggéra Fah, présentant que ce n'était pas du tout la question. Il y a un médecin mongol qui reçoit sur Royal Barber, je crois... Toutes les filles de mon agence vont là-bas. Il paraît qu'il t'examine avec un truc qui ressemble à un bâton de ski. J'ai pensé : « C'est peut-être vraiment un bâton de ski, Ingeborg ». Mais je n'ai pas eu envie de le lui dire. Elle a dépensé deux cents dollars pour une espèce de turboinfusoire et cent de plus pour...

– C'est pas ça, en fait je me demande si on n'aurait pas... dit Jo. Ben, tu sais...

– De quoi est-ce que tu parles, bordel? murmura Fah. C’est-à-dire? continua-t-elle plus fort, feignant d’être très à l’aise, puis elle ajouta : Hé, hé, au cas où quelqu’un se serait demandé si elle était tout à fait à l’aise ou à l’aise tout court.

Jo faisait du bruit avec sa bouche et on pouvait l’entendre refermer le pot de beurre de cacahuètes.

– Je me demande si je ne suis pas...

– Pardon??

– Ça fait plusieurs fois que j’oublie de prendre ma pilule. Enfin, je m’en suis souvenue, mais c’était la nuit, il était tard.

Fah n’entendit pas ce que Jo dit ensuite : elle était tellement choquée que pour se donner du temps elle attrapa sur la table un *Yogalife* dont elle se mit à froisser les pages près du combiné, puis, après avoir un peu tripoté le fil du téléphone dans tous les sens tout en répétant : Jo, je t’entends mal, là! Hé, il y a de la friture! elle raccrocha, débrancha le téléphone pour renforcer l’effet puis passa ensuite un bon moment à frissonner.

Le fait est qu’ils... qu’ils... qu’ils font...

Alors qu’elle...

Évidemment elle l’avait vu venir, ça va, elle pouvait s’y attendre! Mais c’est maintenant que ça lui était arrivé en pleine face, d’un coup net et précis, et ça faisait mal, comme si on lui avait mis une gifle. Elle n’arrivait pas encore à le dire clairement, elle n’arrivait pas à le justifier, mais elle sentait pourtant qu’elle vivait un désastre sur toute la ligne, ou plutôt qu’elle...

Le plus pernicieux dans tout ça c’était qu’elle n’avait même pas d’arguments rationnels, de mots adéquats... « À quoi d’autre je pouvais m’attendre? » se demanda-t-elle d’une voix sourde, tout en fumant ou plutôt tout en traversant l’appartement en tenant d’un air dramatique une cigarette qu’elle avait trouvée dans le buffet quand elle avait emménagé ici. Elle mettait son indignation sur le compte de sa sollicitude.

Joanne était complètement inconsciente, cette petite allait se retrouver dans le pétrin. *Tu as fait un test HI...?* – « non, non, non », elle effaça tout de suite ce sms, « prends sur toi, Fah ! » Elle n'a aucun droit de dire franchement ce qu'elle en pense ; elle peut tout au plus susurrer des phrases toutes faites comme : « Tout va bien se passer, Jo », « Haut les cœurs », etc.

D'autant plus qu'il doit clairement la monter contre Farah, interpréter chacun de ses gestes de travers ! Elle avait bien vu comme il la regardait, comme s'il pensait : « Tu sors encore une fois ce gel, et je t'emmène chez les cinglés ! »

D'ailleurs ce n'était pas ça le problème, le problème ce n'était même pas que Jo le fasse !

Ce qui était perfide, c'est qu'elle le fasse alors que Farah ne le faisait pas !

Même si ça peut paraître absurde !

Cela lui faisait mal, surtout que dans le dernier *Yogalife* il y avait un énorme papier sur les aspects sanitaires de la copulation (oxygénation, correction de l'équilibre énergétique, dépense de calories). Et cette Joanne, pas consciencieuse, inapte à faire les choses avec rigueur, puisait dans les bienfaits du sexe tout ce que Farah n'arrivait à obtenir qu'à coups de minimes efforts sisyphéens.

Maintenant, elle entendait très clairement leurs espèces de petites moqueries, elle voyait bien que Jo ne ressentait pas la moindre loyauté envers elle ! Même s'ils ne pensaient pas à mal – c'est ce qu'ils auraient dit pour se justifier maintenant, « la pauvre petite, elle devient folle, il serait temps qu'elle se trouve quelqu'un... », elle l'entendait très clairement, comme s'ils parlaient devant elle sans remarquer sa présence, et elle imagina comment, tout à coup, ils découvriraient qu'elle était là, dans l'encadrement de la porte...

Et eux d'ajouter : non, Farah, ce n'est pas ce que tu crois, attends! On ne pensait pas à mal! Mais elle s'en va déjà, et se mord les lèvres de douleur jusqu'au sang... Il pleut des cordes, les passants en pèlerines s'écartent sur son passage comme elle court dans la rue, s'étranglant, hurlant de douleur, trahie, trompée, sans rapports sexuels!

C'est peut-être justement cette vision dramatique qui l'inspira ce soir-là pour aller commander sur eBay des bottes en caoutchouc Hunter bleu marine – exactement celles dont rêvait Jo sans jamais pouvoir mettre assez de fric de côté.

Et pour aller dégoter dans son armoire à pharmacie les plaquettes de pilules qu'elle prenait deux ans auparavant pour l'acné. À présent, elle s'arrangeait toujours pour que, dans les moments clés, elles émergent de son sac à main, sur l'océan de ses flacons de gel antibactérien. Elle pouvait alors les renfoncer avec cette impatience caractéristique des enfants lorsqu'ils font des remontrances à leurs amis imaginaires.

Maintenant, elle regardait la cigarette qu'elle tenait entre ses doigts et ressentait l'envie assez inattendue mais irrésistible de l'écraser sur elle, sur sa main. Une envie soudaine de douleur physique dans laquelle tout pourrait se consumer, se dissoudre; c'était tellement prégnant qu'elle eut peur. Elle ouvrit brusquement la fenêtre et observa la cigarette qui brûlait encore voler dans la nuit de la grande ville pleine de lumières et de taxis filant à toute allure. Tournoyer et tomber, tomber, tomber, emportant ses illusions, ses sentiments et tout le reste.

Comme une petite ballerine en feu.

Comme un petit morceau de l'étoile de Bethléem arraché par des voyous.

Chapitre 4

Il faut dire que c'est tellement typique, ça se passe très souvent comme ça.

Contrairement aux hommes passionnés de jeux, de concours guerriers de « c'est moi qui ai le plus » en tout genre, les femmes adorent se faire des petites parties de « moi aussi c'est pareil ». Quand elles se croisent, elles sont capables de passer des jours et des nuits à dissenter et à s'assurer des ressemblances gémellaires de leurs expériences et de leur ressenti; même leur physiologie montre une prédilection pour les alliances sororales, jusqu'à synchroniser leurs cycles menstruels. Elles boivent alors des cafés aromatisés et s'extasient à l'infini du merveilleux parallélisme de leurs traumatismes, de leurs goûts cinématographiques et de leur nourriture préférée; elles veulent partager équitablement leurs échecs, leurs triomphes, leurs stérilets. « Si tu m'aimes bien, tu as pareil », se déclarent-elles dans cette promesse tacite empathico-symétrique jusqu'à la mort. Elles distendent les faits, ajustent les détails, taisent les différences, rognent les souvenirs, parlent le même langage, pour, au bout de quelques semaines passées à rassembler toutes les preuves de leur gémellité, pouvoir y croire elles-mêmes.

À deux, c'est mieux !

Mais que l'une dise un jour : « moi, ça me fait pas du tout ça » ou « moi, je n'aime pas le fromage de chèvre » ; que l'une lève la main sur cette douce symbiose, sur cette unité programmée, idyllique, qui sent la poudre de riz et le chewing-gum Orbit. Et elle aura rompu le cortège d'empathies, arraché et jeté cette sœur siamoise comme un coupon périmé. Que l'une d'elles vienne soudain à se marier et que l'autre reste célibataire, que l'une se mette à voter pour un mouvement de droite, alors que l'autre affiche son progressisme, et cette construction délicate mais chancelante sera prise d'un tremblement de mauvais augure et finira souvent par s'écrouler en quelques instants comme un château de cartes ; une chance que personne n'habitait dedans.

Whoops, fausse alerte :) – écrit Jo peu de temps après dans un sms. Mais Farah n'émit qu'un pouffement à blanc. Elle l'avait presque attendu, ce moment qui devait arriver, le temps des excuses, des tentatives de contact qu'elle pourrait repousser par vengeance, et se couper d'elle avec dégoût, comme d'un plat qu'elle avait un temps déifié et dont elle N'AVAIT PLUS ENVIE aujourd'hui. Ce moment était donc arrivé.

Il lui apporta cependant beaucoup moins de plaisir qu'elle l'avait imaginé. Elle fut en revanche soudain accablée par des amas, des montagnes de solitude. Ce trésor de vacuité inépuisable dont elle tirait des bijoux gris de solitude éreintante, des colliers de silence poisseux, des rouleaux d'heures mates.

Elle rentrait du travail et lançait sur la table son repas dans une barquette triste. Les haricots-bio qui, l'instant d'avant, derrière la vitre de l'armoire réfrigérée du rayon traiteur de Lores, avaient encore l'air tout à fait convaincants, achetés et rapportés par Farah dans son appartement, étaient devenus imperceptiblement figés, flasques et pourris à tel point qu'à l'ouverture ils ne ressemblaient plus qu'à une boulette apathique de bouillie arôme pâte à modeler Play-Doh. Les plats

bio aux emballages affichant de juteux blancs de poulet joyeux et de pimpants bouquets de légumes sans nitrates, s'avéraient après réchauffage être une illustration fumante du dicton « avoir les yeux plus gros que le ventre » : ils avaient tout à fait l'air d'avoir déjà été mangés par quelqu'un tout en étant pourtant encore sur l'assiette, au grand dam de Farah qui n'en voulait plus du tout.

Elle montait les courses. Elle descendait la poubelle. Le store cassé laissait percer un soleil furieusement jauni par les vapeurs du restaurant indien. Il était probable qu'elle se transforme elle-même lentement en curry, mais elle n'était assez proche de personne au travail pour qu'on le lui dise en face le jour où cela arriverait. Quant au yoga...

– Salut... excuse-moi, comment tu t'appelles, déjà? lui dit un mercredi Frank, ce type qui lui plaisait.

– Farah, dit Farah. Mais appelle-moi Fah.

Elle essayait de sourire, mais elle se revoyait en train de lui couvrir le visage de son *Yogalife*.

– J'ai rêvé de toi... et c'était bizarre.

– Vraiment? dit Fah qui devenait rouge pivoine.

– Non, c'est pas ce que tu crois... c'est-à-dire...

– Ne t'en fais pas. Moi aussi, ça m'arrive de rêver de trucs improbables.

– Non, non, c'est pas...

– C'est peut-être la pleine lune?

Une espèce de tension désagréable régnait entre eux.

– À propos, ton amie...

– Oui?

– Elle... comment elle s'appelle?

– Je ne sais pas de qui tu parles.

– J'ai l'impression que tu venais ici avec...

– Joanne? reconnut Farah.

– C'est ça. Elle ne vient plus le mercredi?

– Non, fit-elle en souriant. Elle a des soucis : il est probable qu'elle soit enceinte.

– Oh mon Dieu! Félicitations, dit-il.

– Mais c'est terminé.

Son visage exprimait une confusion que Farah n'avait pas l'intention de dissiper.

– Dis-lui bonjour de ma... Ou non, ne lui dis rien. Elle ne saura pas qui je suis, de toute façon.

– Mais si, au contraire !

... elle n'était plus retournée au cours. Elle vérifiait quinze fois par heure l'écran mort de son téléphone. Comme si elle avait toutes les raisons de croire qu'elle pourrait recevoir un message contenant une déclaration d'amour, des communiqués, un résultat positif de test de grossesse avec la date du terme. En revanche, elle reçut par la poste un courrier lui annonçant qu'elle avait gagné, mais en fait lui annonçant l'éventualité qu'elle pourrait gagner quelque chose, et une brochure des Témoins de Jéhovah qui, lorsqu'elle voulut la jeter à la poubelle, afficha page après page des gens qui la regardaient, si souriants, si convenables et si propres sur eux qu'elle pensa un instant que ne pas rallier leur cause serait peut-être dans sa situation une erreur tactique qu'elle pourrait un jour ne pas se pardonner.

À part ça, elle ne recevait pas beaucoup de courrier, bien sûr je ne tiens pas compte ici des offres d'augmentation mammaire. En effet, on ne se lassait pas de lui rappeler qu'elle avait toujours cette possibilité.

(« Augmentation mammaire ! » – lui écrivait-on constamment, même si elle ne répondait pas.)

(« Agrandissement de pénis et allongement du scrotum ! »)

(« Pour une augmentation des deux seins ou un agrandissement de pénis, diminution du cerveau gratuite. »)

(« Diminution de cerveau ! Vous pensez trop ? Vous revenez sur le passé ? Vous ruminez ? Vous vous demandez pourquoi vous devez affronter tant de souffrances ? La diminution de cerveau vous libère de tous ces soucis. »)

(« Diminuez votre cerveau, restez souriants et profitez vraiment de la vie ! »)

(« Promotion exceptionnelle : FINIE L'ANGOISSE DE LA MORT ! Pour une ablation totale du cerveau, ablation de l'angoisse gratuite. »)

(« Aidez le Sahara! Nous reversons 0,00001 % des profits de notre clinique à la préservation de la nature du désert!* »)

(* en n'y allant pas en vacances, parce que c'est trop crade)

Elle tentait de faire des rencontres à son travail, elle alla même au karaoké, mais en sortit au bout d'une demi-heure.

Ça parlait sans cesse de qui écrivait quoi sur Twitter, de ce que ça lisait sur Facebook et de qui avait invité qui à quoi, on aurait pu croire que c'était la raison pour laquelle elle restait tout le temps dans son coin à faire semblant de boire du saké chaud et à couper en deux à la fourchette les grains de riz de ses sushis. Une fois rentrée chez elle, elle ouvrit le compte adéquat et attendit un revirement du destin et déjà le lendemain il arriva quelque chose dans le genre : elle reçut une demande d'ajout à la liste d'amis de Steve, son petit ami du collège. Elle ferma la page et ne se connecta plus jamais. Elle entra son profil sur un site de rencontres (notre garantie d'une rencontre réussie!), or en plus d'un questionnaire si idiot que c'en était dégradant (« l'amour, pour vous c'est », « en matière de nourriture, ton "je-ne-mange-que-ça" absolu, c'est... », etc.) on lui demandait expressément d'envoyer une photo : elle eut bien raison de ne pas faire cette bêtise, d'ailleurs : personne ne lui écrivit, de toute façon.

Et puis – ces rêves la crevaient.

Elle passait maintenant des nuits à rêver d'odyssées de mœurs dans lesquelles des parents éloignés croisés une fois, des copains de primaire ou des moniteurs de colonies de vacances, arrivaient à deux ou à trois et paradaient devant elle jusqu'à l'aube, très fiers de l'incongruité des configurations ainsi créées. Non loin de là, elle entendait la mer s'écraser contre les rochers et elle comprit soudain que sa tante Albie, son petit ami du lycée Steven, son coach de la salle de sport, sa professeur de yoga, Ingeborg du secrétariat, Joanne, se connaissaient tous très bien depuis des années sans pour autant le lui avoir jamais dit! Ils s'affichaient maintenant ostensiblement devant elle dans leur intimité; ils faisaient des

gestes voyants, s'attrapèrent par le bras pour manifester leur connivence, comme s'ils voulaient lui jeter à la figure « comment tu peux savoir ce que c'est, Fah, tu n'as jamais eu la tête à ça! ».

Avant qu'elle ait eu le temps de passer en revue dans ses pensées les secrets qu'ils auraient pu se révéler les uns aux autres, ceux-ci étaient déjà tous en train de circuler. Ça se montrait des photos d'elle avec son cousin dans la baignoire et son historique dans Google, ça faisait des commentaires parce qu'elle allait sans cesse consulter des sites sur les mycoses et les maladies parasitaires (va savoir pourquoi!); ils avaient même traîné un matelas taché de son sang menstruel à l'entresol de la maison de campagne. Ils jouaient au chamboule-tout avec ses collants sales et pour le monopoly, ils jetaient sa vieille pierre ponce en guise de dé (hi, hi, hi, Farah a de la corne aux talons!), ils essayaient de jouer avec le chat mort allongé sur la route devant son immeuble.

– T'as des polypes qui poussent, Fah, ça s'entend, lui dit sa mère. Attends, pourquoi je t'appelle – il paraît que tata Albie a rêvé de toi.

– Tata Albie?!

– Oui, deux fois, même! Elle m'a téléphoné exprès de Prixton pour me raconter.

– Mais enfin elle a un cancer des os (Farah essayait de gagner du temps).

– Ça ne veut encore rien dire! Ça l'a beaucoup inquiétée. Elle a rêvé que tu portais un pyjama qui avait les jambes pleines de sang.

– C'est pas vrai!

– Elle m'a demandé si tu avais quelqu'un.

– Ma-man.

– Laisse-moi finir! Son amie qui tire les tarots lui a dit que c'est possible que tu rencontres quelqu'un rapidement.

– J'ai rencontré quelqu'un, lança Farah juste pour changer de sujet.

– Un homme?

– Oui.

– C’est toujours ça. Ça m’ôte un poids, tu ne peux pas savoir! Et tu es sûre qu’il est...

– Quoi?

– Ben tu sais : qu’il n’est pas alcoolique.

– Je ne crois pas, non, maman.

– Ma chérie, si tu te rends compte qu’il boit, tu arrêtes immédiatement de le voir. Tu as trop à perdre à ton âge, et une relation avec quelqu’un qui a un penchant pour la boisson, c’est un échec sur tous les plans et tu ne peux plus te le permettre, peu importe s’il t’a charmée ou bercée de compliments. Tu mérites quelqu’un qui te respecte, tu as toujours eu des cheveux magnifiques!

C’était vrai qu’elle avait rencontré quelqu’un.

Enfin au moins ce n’était pas totalement faux.